JAG ET JOHNNY

©Christophe Raynaud de Lage

Un spectacle de Laurène Marx, d'après l'histoire de Jessica Guilloud

STAND-UP TRISTE

TEXTE : **Laurène Marx et Jessica Guilloud, dite Jag**
MISE EN SCÈNE : **Laurène Marx**
Avec Jessica Guilloud, dite Jag

Production : Cie Hande Kader/ Bureau des Filles

Lecture à la Maison Folie Moulins – Lille – 19 novembre 2023
Présentation au Théâtre Paris Villette - 1erfévrier 2024
Festival Zoom – Théâtre Ouvert – 21 Mai 2024
Festival Et 20 L'Été, Paris – 16 juin 2024
Festival de la Cité – Lausanne – 5 juillet 2024
Théâtre Sorano Toulouse – 23 novembre 2024
Sorbonne nouvelle Paris - 11 février 2025
Les Quinconces Le Mans - 29 et 30 mars 2025
Café Rosa Lyon - 10 avril 2025, 20h
Festival Demostratif Strasbourg - 6 juin 2025

CONTACTS : Le Bureau des Filles
Directrice de production : Véronique Felenbok – veronique.felenbok@yahoo.fr – 06 61 78 24 16
Chargée de production : Aliénor Suet – alienorsuet.prod@gmail.com – 06 95 95 78 53
Diffusion : Chloé Cassaing - ccassaing.diffusion@gmail.com – 06 59 58 13 59

C'est l'histoire de Jag et de son chien Johnny, racontée par Jag à Laurène Marx

Jag vient de la classe populaire rurale blanche.

Elle parle de la maison où elle a grandit, de ses oncles et tantes et elle raconte les anniversaires à la salle des fêtes, les mariages, le cocon familiale dysfonctionnel, la culture télé, l'alcoolisme.

Ça parle aussi de folie, de précarité et de violence.…

Coincée entre deux classes, telle une errante, Jag nous plonge dans un retour au bercail, avec toute la complexité qu'il engendre.

La rencontre entre la langue de Laurène et le phrasé de Jag donne un parler percutant et rythmé, chargé d'un vécu qui touche et qui fait passer du rire aux larmes plus d'une fois.

Le spectacle prend la forme d'un stand up qui ne cherche pas à faire rire, un stand up triste. La parole intime, les détails racontés par la personne qui les a vécus, sont un précieux témoignage de l'expérience de transfuge et du classisme qui structure la société.

Mais c'est aussi l'histoire de Jag et Johnny, et de comment leur plaisir d'être ensemble leur permet d'échapper au classisme qui conditionne l'amour entre humain·es.

©Théo Abadie

Jag et Johnny est un spectacle que nous souhaitons jouer dans les théâtres, mais aussi quand c'est possible hors des théâtres, dans des lieux où se retrouvent les personnes qui ne vont pas au théâtre, ou qui pensent que le théâtre, ce n'est pas pour elles.eux.
Dans les associations, les cafés, les centres d'hébergement…
C'est un spectacle sans technique avec juste sur le plateau
Jag et Johnny, au plus près des gens…

Faire communauté : le public des spectacles de Laurène Marx

Suite à la création de son premier spectacle et à sa large diffusion, Laurène Marx s'est construit une véritable communauté qui répond présente à chacune des représentations, qu'elles se déroulent en région parisienne ou dans d'autres régions de France. Cette communauté, notamment composée de jeunes personnes queer qui se retrouvent dans l'écriture de Laurène et qui s'y identifient, n'est pas le public habituel qu'on peut trouver dans les théâtres. Pourtant, nous avons pu observer que cette communauté se déplace en nombre à chaque spectacle de Laurène ; c'est un phénomène très intéressant, qui répond tout à fait aux objectifs de la compagnie : rendre le théâtre accessible à des personnes peu voire pas du tout familières de ce milieu, grâce au travail du fond et de la forme, mais également en jouant dans des lieux non prédestinés à être des lieux de représentations.

Jag et Johnny s'inscrit parfaitement dans cette continuité, alors même que Laurène n'est pas au plateau, pour la première fois. Ce spectacle rassemble, il a vocation à être joué dans des scènes labellisées mais également dans des cafés et autres lieux de rencontres et d'échanges ; ainsi, le public s'homogénéise dans des espaces que tout semble opposer. Certains partenaires solides de la compagnie (comme l'Université Sorbonne Nouvelle ou encore l'Université de Lille) peuvent témoigner de la mixité sociale et culturelle qui remplit leurs salles lorsque ce spectacle est joué.

Nous menons également des actions autour de chaque série de représentations. Ainsi pour la présentation de *Jag et Johnny* à la Reine Blanche, nous proposerons des ateliers et rencontres avec les étudiants de la Sorbonne Nouvelle où nous avons déjà joué deux spectacles de Laurène Marx. Notre présence à la Reine Blanche permettra aussi de faire des rencontres sur les thèmes connexes au spectacle en interrogeant notamment la place qui existe pour les personnes sous-représentées dans le milieu du spectacle vivant.

LIEN DE LA CAPTATION

EXTRAITS DU TEXTE

« (…) Y'a la ferme de mon grand-père, et à côté c'est chez Marie-Paule alors je passe voir Marie Paule parce qu'à chaque fois que je rentre on me dit « passe voir Marie Paule quand même Jess».

Marie-Paule, faut vraiment en avoir envie pour aller la voir… c'est un level de malheur Marie Paule… c'est le boss de fin de la tristesse. Marie-Paule, elle a les mots qui lui débordent de la bouche et c'est pas que des mots d'amour. Tu peux pas en placer une. C'est des gens comme ça qui ont de la colère mais pas les mots de leur colère alors tous les mots deviennent une colère … y'a tout qui l'accable … elle est hyper sensible comme ça, ça la touche les choses Marie Paule. Un gamin qui est mort dans le village d'à côté, elle le connaît pas mais ça la fait pleurer, le mariage pour les homosexuels, elle les connaît pas mais ça la fait pleurer, pas pour les même raison que moi mais elle pleure. Elle est comme ça, elle est sensible quoi... « *moi j'ai le cœur sur la main… j'ai toujours rendu service* … » et là elle a sa voix qui éclate en morceau de biscotte « *mais les gens ma Jess ils font plus de bénévolat...* » et elle part comme ça, ça s'arrête plus, ça déborde, ça déborde… elle pleure ses mots, elle dit ses larmes… puis elle va faire de la chicorée pour tremper les madeleines dedans parce que c'est 16h15.

Tout le temps quand tu la vois Marie-Paule elle a des morsure au mollet. Dans la famille on sait que c'est Rudy qui l'a mordu. Rudy c'est le chien, tu vois c'est une sorte de berger allemand mais le berger allemand originel, tu vois ? Il fait le double d'un berger allemand normal, c'est un double chien de keuf ! … Une sorte de chien du démon, limite il a un oeil de verre Rudy. En principe quand un chien y a « goûté » on dit que « faut lui mettre un coup de fusil », mais Marie Paule elle veut pas. Rudy c'est tout ce qui lui reste de ses frères...

Elle a bossé toute sa vie pour ses frères Marie Paule. Ses frères ils ont maltraité elle et le chien pareil et puis ils sont morts et ça les a laissé face à face comme ça, elle et le chien de berger gigantesque, complètement taré qui rêve plus que des rêves de viande et qui gémit de détresse dans ses rêves comme s'il avait autant peur de rester coincé dans ses paupières que de les ouvrir pour réaliser que le monde est toujours le même : le même monde avec les même souvenirs de coup de bâton et de travail forcé.

Mon amie, Laurène, on lui a tapé dessus aussi et elle a la même tête que le chien des fois.
Les gens battus ils sont pas comme nous, ils savent que la violence c'est pas la 8 solution mais il connaisse pas LA solution, il connaissent que la violence, alors ils font ce qu'ils connaissent.

Johnny c'est une autre race de violentée encore : elle est entre la rage d'avoir été abusée et l'envie de partir en paix, sans rajouter plus de ténèbres dans un monde ou les nuits sont de plus en plus longues… Johnny, les gens ils s'approchent toujours d'elle dans la rue pour la caresser sans demander et elle fait claquer sa mâchoire ; et ça les surprends toujours les gens et ça les vexe que leur manque de prise en compte du consentement sois pas pris en compte. Marie Paule elle a peur de Rudy, tu le vois le chien et tu te dis « un jour il va la bouffer, c'est obligé », il a du meurtre dans les yeux Rudy… On lui a communiqué un désintérêt de la vie des autres…. plus tard il va lui sauter à la gueule et lui arracher la moitié du crâne … Mais à l'hôpital, Marie Paule elle te dira que là-bas elle se sent bien c'est la première fois qu'on cuisine pour elle. Et ça la touche qu'on s'occupe d'elle, mais ça l'empêche pas de pleurer… tu lui sers des patates, elle pleure, tu lui sers du poulet, elle pleure.
Je me rends compte, en rentrant dans ma famille, que je suis jamais exactement moi-même, je veux dire hors du langage que j'utilise... attend, je sais pas comment expliquer ça… Je veux dire que je parle d'une certaine manière à mes amis et mes amis bourges et quand je rentre et que je mets mon pyjama pour parler à ma grand-mère c'est un autre langage ; c'est la même langue

mais c'est un autre langage, c'est pas les même tournure de phrase et que… attends, ce que je veux dire… c'est que je suis jamais rien d'autre qu'une personne qui essaie de se faire comprendre. Là-bas je dois être complètement Jessica et ailleurs je dois être Jag et… et j'suis pas conne je sais qu'il y a une manière scientifique de dire ça ou un terme de socio, mais c'est pas ça que je te dis là, c'est pas ce qui compte. Je te dis que là il y a aucun terme, aucune recherche qui a été faite pour dire ce que je ressens, moi, et ce que je suis… Des fois je me reconnais dans des trucs, dans des bouquins ou j'sais pas, mais en vrai même ça c'est pas suffisant de se reconnaître; tu existes qu'au moment précis où tu t'es arraché l'effort débile de t'expliquer avec les mots justes. Et quand tu vas d'une classe sociale à une autre, les mots changent tout le temps et le temps de t'adapter t'as presque tout le temps oublié qui tu es entre temps et il faut changer encore, parce qu'il y a toujours dix mille millions de raisons de changer à tout instant et comme ça ; ce que je veux dire c'est que j'ai jamais le temps d'être juste moi-même, moi-même genre chill, moi-même en claquette dans l'esprit des autres… Et là c'est exactement ça qui se passe en fait, j'ai dit dix phrases et j'en peux plus, et j'ai pas vraiment l'impression d'être comprise et je sais qu'au bout de cette discussion il y a un silence et que dans ce silence je ferai partie encore d'une autre classe sociale, dans le silence je suis ni pauvre ni bourge, je suis une errante. Regarde, je me tais… et tout change en moi et en toi, peut-être que c'est la seule manière de se comprendre finalement, c'est fermer sa gueule… Et c'est pour ça que, quand je suis avec elle, je ne suis plus ni transfuge ni rien, je suis l'hôte de son silence de chienne et son langage est le mien pour tout un regard. (…)

(…) C'est la salle des fêtes, tu vois, donc il y a une grande table avec nappe en papier. Il y a tout ce que tu veux à manger : il y a des pains surprises, pain surprises jambon, pain surprise rosette, pain surprise pâté … de toute façon ils sont tous charcutiers. Je peux te dire que ici les vegan, les Greta Tunberg, ils sont loin dans la télé. Mon grand père, par exemple, il pense que les écolos manifestent parce qu'il fait trop chaud. Et lui, il trouve, en tout cas en Isère, il fait pas si chaud.
Enfin si, en été, mais même là tu ouvres une fenêtre et tu laisses entrer un courant d'air, ça va… Je bois des coups avec les cousins de mon père, ils sont super contents de me voir. Je commence à être un peu pompette. C'est la fête, c'est comme ça on est tranquille c'est la joie, pas la tristesse … et puis là, d'un coup, il y a un petit moment de flottement, je me sens un peu comme les glaçons au début du pastis.

Et puis d'un coup, t'entends un bruit, au début c'est pas clair et puis ça se précise, y'a un cochon qui traverse la salle en gueulant, et là, y'a ma cousine Laura qui crie « c'est Roseeeette » ils lui ont offert un cochon et ils l'ont appelé Rosette, parce que c'est comme ça qu'il va finir. *JOYEUX ANNIVERSAIRE JOYEUX ANNIVERSAIRE GEGEEE* Et là, je les regarde tous, Michel, Thierry, Marie Cécile, Marie-Paule, Gérard …ma mère. Je les regarde tous.
Quelqu'un a foutu la musique de 'Pirates des caraïbes', on sait pas pourquoi mais surtout on veut pas savoir. Et il y en a qui se sont déguisés, ça a mis sa meilleure perruque disco, il y a une cousine qui s'est déguisée en vieux pervers et elle attrape les culs de tout le monde... Je vois Marie Cécile avec le tatouage de son chien qui est mort et qui lui manque, et tout autour d'elle, il y'a comme un halo de lumière de tout ce qui lui manque. Et tout autour d'elle, il y a aussi la famille qui est encore là et qui est aussi comme un halo de lumière aussi et, c'est ça MA famille et c'est ça LA vie, la vie, c'est un instant de lumière parfois.
Et aussi, on se le dit pas mais c'est aussi Michel, qui danse pas vraiment, debout, mais qui oscille comme l'aiguille d'une montre qui doute ; et toute l'histoire de tous les fous de toute l'humanité qui se rassemble en lui pour lui donner de la force et qu'il tombe pas maintenant mais plus tard, plus tard mais pas maintenant, et c'est ça LA vie, c'est ça la VRAIE vie aussi. Et c'est ça ma famille, c'est l'histoire des fous et des pauvres et des pauvres fous ; et cette histoire je la raconte pas parce que j'en ai complètement envie mais parce qu'il faut, parce qu'il faut raconter toutes les histoires et pas juste celle qui nous arrange. Il faut raconter les histoires de chiens morts et les histoires de chiens battus et si j'ai pas les mots je peux faire confiance à l'écho. (…) »

L'ÉQUIPE

LAURÈNE MARX - *AUTRICE ET METTEUSE EN SCÈNE*

Née en 1987, Laurène Marx est une femme trans non binaire dont l'oeuvre tourne autour des thèmes du genre, de la normativité, du rapport à la réalité, de la neuro-atypie et de l'anticapitalisme. À l'âge de seize ans, elle quitte l'école pour écrire, tout en vivant de petits boulots pour ne pas s'éloigner de son unique but : améliorer son style et sa narration. À l'âge de vingt et un ans, elle découvre Paris, le cinéma et le théâtre et commence à réaliser ses propres films et à mettre en scène ses propres textes. Son rapport à l'écriture et à la politique change définitivement après qu'elle a assisté à une performance d'Alok Vaid-Menon, une activiste trans non binaire : il lui apparaît désormais qu'écrire sans cause, sans combat est impossible. Elle se promet de ne plus jamais raconter d'histoires inoffensives, mais de s'efforcer de mettre les zones d'ombre en lumière. Elle obtient en 2015 le Prix de la Nouvelle de La Sorbonne Nouvelle. En 2018, son texte *Transe* est lauréat de l'Aide nationale à la création de textes dramatiques – Artcena (catégorie dramaturgies plurielles). En 2019, elle écrit *Pour un temps sois peu* pour le Collectif Lyncéus et reçoit l'Aide à la création Artcena en 2020 ainsi que le prix du jury de la Librairie Théâtrale, et le prix Adel Hakim. Le texte qui est publié aux Éditions Théâtrales - Éditeur Pierre Banos. Son 2ème texte *Borderline love* est édité en 2022 aux Éditions théâtrales. Il est mis en scène au festival ZOOM#7 au Théâtre Ouvert en Mai 22, puis *Pour un temps sois peu* est créé au Théâtre de Belleville en 2022/2023, au 11 à Avignon en 23 et *Je vis dans une maison qui n'existe pas* au festival ZOOM#8 au Théâtre Ouvert en Mai 23.

JESSICA GUILLOUD, OU JAG - *COMÉDIENNE et Co-autrice* Jessica Guilloud est artiste interprète, metteur en scène et réalisatrice. Son travail navigue entre fiction et documentaire. Elle raconte des histoires intimes pour en aborder les enjeux politiques et pour produire des savoirs situés. Ses pratiques sont nourries de ses différentes formations en sciences sociales, littérature et arts dramatiques.

Dès son jeune âge, elle pratique la flûte traversière, entretient un sens de l'humour espiègle et de grandes capacités vocales. Elle se forme au CRR de Lyon en musique classique, dans les licences de Lettres Modernes et d'Anthropologie à l'Université Lumière Lyon 2, puis en Art dramatique au Conservatoire royal de Mons en Belgique. En parallèle, elle est maçonne et travaille bénévolement dans des collectifs solidaires de lutte pour la régularisation, le droit au logement, l'antiracisme, l'antisexisme...

Depuis 2020, elle est accompagnée par sa chienne Johnny dans la plupart de ses projets. De 2021 à 2023, elle était co-porteuse du collectif théâtrale Mégafeux, et actrice dans son spectacle *La Litière*, une science-fiction post-punk queer - spectacle à destination de lieux et de réseaux alternatif et non-institutionnels. Elle est comédienne dans des films : avec Johnny dans *Mourir à Ibiza* de Léo Couture, Mattéo Eustachon et Anton Balekdjian (6 prix au FID Marseille) en 2022, puis dans *Chico* de Théo Abadie en 2023 (disponible sur Arte).

Elle réalise en 2024 *Ceux qui me restent*, son premier documentaire auto-produit et soutenu par la SCAM. Elle travaille en ce moment sur son premier long-métrage *Sa Majesté*, co-réalisé avec Tea Oda. Sa collaboration avec Laurène Marx commence en mars 2023, d'abord comme assistante à la mise en scène pour *Je vis dans une maison qui n'existe pas*, puis comme co-auteure et interprète de *Jag et Johnny*. Elle est aussi assistante à la mise en scène de son prochain spectacle *Portrait de Rita.*

LA COMPAGNIE HANDE KADER

La compagnie Hande Kader est créée en 2024 pour porter les projets théâtraux et politiques de Laurène Marx en dialogue constant avec notre époque où les questions de genre et de société sont au cœur de son engagement. Son éthique est radicale, féministe, intersectionnelle, antiraciste, anticlassiste, et antiagiste. Soucieuse d'être non élitiste, donc accessible et entendues par toustes, elle travaille à une diversité des formes artistiques, permettant ainsi de jouer aussi bien dans des théâtres que des squats ou des lieux accueillant des publics Laurène Marx qualifie son genre théâtral de « stand-up triste ». On y retrouve cette adresse au public si spécifique au stand-up, grâce à l'humour caractéristique du genre et l'utilisation d'un vocabulaire frontal : le pronom personnel « tu » est privilégié, afin d'impliquer le.la spectateurice dans le spectacle. Laurène Marx puise la matière de ses textes dans son vécu et ses trois premiers textes portés à la scène abordent différents aspects de son expérience personnelle.

Il n'est pas question de jouer un personnage ; il s'agit de transmettre et faire vivre cette histoire grâce son écriture frontale et intime. Ses influences artistiques puisent dans le journalisme gonzo, à travers la faon de documenter son travail et dans son processus d'écriture qui ne craint pas la subjectivité. Son théâtre peut donc tre résolument qualifié de documentaire avec, au centre, la transmission d'un vécu et la prise de risque qu'est le dévoilement de son intimité.

Le théâtre est une tribune politique pour Laurène qui donne l'occasion de rendre la parole à ceux et celles qui n'en ont que peu, et surtout de recréer une forme d'art accessible et sans élitisme, où les personnes hors-système peuvent se réconcilier avec la poésie et le théâtre. C'est ce but que poursuit Laurène, à travers son écriture, son art, son engagement et ses performances. Elle choisit de prendre le pari de libérer ceux que la honte rend muet.tes.

LE BUREAU DES FILLES

La compagnie Hande Kader est accompagnée par le Bureau des Filles. Cette structure a pour objectif de faire évoluer le positionnement des femmes dans le milieu des arts de la scène. Les artistes accompagnées sont engagées, inscrites dans la société contemporaine dont elles interrogent les enjeux et les mécanismes. Avec une attention particulière pour la condition des femmes et plus généralement des personnes minorées, Le Bureau des Filles explore la transmission, les tensions philosophiques et politiques, et les questions de représentation au plateau.

Cette structure met en au centre de son fonctionnement la mutualisation du personnel, la mise en commun d'outils de production et l'échange régulier entre des créatrices qui leur permet de dépasser l'autocensure dans laquelle elles se conditionnent trop souvent et d'affirmer leurs ambitions artistiques.

PRESSE

cult.
news

sont.... → 06.05.24 : Bernard Pivot est mort à 89 ans → 01.05.24 : Paul Auster est mort à 77 ans → 18.04.24: Sylvain Amic, nouveau directeur des musées

Théâtre

« Jag et Johnny » : un retour au pays natal qui a du chien à Théâtre Ouvert

par Amélie Blaustein-Niddam
22.05.2024

Pour la première fois, l'immense autrice et comédienne Laurène Marx passe de l'autre côté de la scène pour diriger (avec elle), à la perfection, les mots et la diction de Jessica Guilloud. *Jag et Johnny* est une histoire de lutte des classes dont les mots vous attrapent par le bout du cœur.

« Le jour où il n'y aura plus d'enfance où retourner »

Sur le plateau nu, la lumière arrive d'un coup. On découvre Jag et Johnny. Jag, c'est le surnom de Jessica et Johnny, c'est son chien. Un vieux chien dont le cœur appuie sur sa gorge, et même si c'est putain de beau à dire – Le cœur appuie sur sa gorge – du point de vue canin cela n'a rien de cool. C'est même grave. Johnny ne va pas très bien. Et elle, Jessica-Jess-Yag, comment va-t-elle ? Elle ne va pas si mal, même si elle raconte des « trucs deep », oui, ce n'est pas si mal. L'écriture de Laurène Marx est ce que nous aimons nommer du woke-universel. Elle écrit de sa place et cela devient collectif. Ici, elle a utilisé le même procédé en l'appliquant à une autre. Ce que nous recevons, c'est donc le récit précis de la vie de Jessica Guilloud. Avec elle, nous arrivons chez elle, enfin, chez son « elle » petite fille et adolescente, chez sa mère et Thierry, le beau-père finalement solide, pour l'anniversaire de Gérard, loin bien loin de Paris. Alors, Jag, « pourquoi tu rentres ? »

« Elle ne dit pas ses larmes, elle pleure ses mots »

Cela arrive à quiconque quitte sa province pour la grande ville, ici ou ailleurs. Le retour est toujours un choc. « (...) Je veux dire que je parle d'une certaine manière à mes amis bourgeois, et que, quand je rentre et que je mets mon pyjama pour parler à ma grand-mère, c'est un autre langage. C'est la même langue, mais c'est un autre langage (...).» Les mots, les accents, les attitudes changent. Jag a beau être lucide sur les luttes à mener contre le capitalisme et le patriarcat, pour l'écologie et l'égalité entre les humains, elle est déconnectée. Elle passe du coq à l'âne, ou plutôt de l'escalier de chez sa mère au canapé de chez pépé et mémé, sa vraie « safe place », et au fur et à mesure, on voyage dans sa terre populaire, pauvre même, à l'aide de descriptions pleines d'images très concrètes et souvent crues.

« Elle ne dit pas ses larmes, elle pleure ses mots »

Cela arrive à quiconque quitte sa province pour la grande ville, ici ou ailleurs. Le retour est toujours un choc. « (...) Je veux dire que je parle d'une certaine manière à mes amis bourgeois, et que, quand je rentre et que je mets mon pyjama pour parler à ma grand-mère, c'est un autre langage. C'est la même langue, mais c'est un autre langage (...).» Les mots, les accents, les attitudes changent. Jag a beau être lucide sur les luttes à mener contre le capitalisme et le patriarcat, pour l'écologie et l'égalité entre les humains, elle est déconnectée. Elle passe du coq à l'âne, ou plutôt de l'escalier de chez sa mère au canapé de chez pépé et mémé, sa vraie « safe place », et au fur et à mesure, on voyage dans sa terre populaire, pauvre même, à l'aide de descriptions pleines d'images très concrètes et souvent crues.

« Il faut raconter toutes les histoires »

L'écriture et la diction sont sans cesse suspendues, comme si Laurène Marx nous tenait par un fil au bord de la rupture. Jag, avec pour seul soutien son cher Johnny qui semble lui donner toute la force du monde, délivre sans artifice ce conte réel, ce partage de la vie dans laquelle elle a grandi, ce qui lui permet de ne jamais être dupe dans le monde des bourgeois. Le parallèle entre la ville et la campagne est cruel, comme chez Édouard Louis ou Jean-Luc Lagarce : on y boit, mais pas pareil ; on est fou, mais pas pareil. La violence explose partout dans des zones où la précarité est la norme. Au bord d'un stand-up sans comédie, où l'on rit du pire tout le temps, *Jag et Johnny* nous emmène loin, dans une réalité rurale invisible.

Vu en représentation unique le 21 mai à Théâtre Ouvert. Tournée à suivre.
Visuel : ©Théâtre Ouvert

LE SOIR

Laurène Marx reprend le pouvoir au nom des femmes transgenres - Le Soir

ACCUEIL • CULTURE

Laurène Marx reprend le pouvoir au nom des femmes transgenres

Imaginez un mélange entre Blanche Gardin et Virginie Despentes. Laurène Marx a l'humour cinglant de l'une, la plume cash de l'autre, mais aussi un style bien à elle pour reprendre le pouvoir sur la parole intime des personnes transgenres. « Pour un temps sois peu » dézingue notre société normative au théâtre National.

Journaliste au pôle Culture
Par **Catherine Makereel**

Publié le 29/03/2024 à 11:00 | Temps de lecture: 6 min

Seule sur scène, Laurène Marx détaille sans fard le parcours d'une femme trans. - Pauline Le Goff

L'idée c'est un truc du genre: ah... OK, merde... je suis une meuf je crois... je suis une trans je crois... Mais en substance... c'est ça... un peu comme quand t'es persuadée d'avoir laissé le gaz allumé et que tu peux pas aller vérifier. Là, le gaz, il fuit depuis quinze ans, vingt ans et ça va péter... c'est l'heure d imploser et crois-moi, c'est graphique. » Pour raconter son histoire, Laurène Marx évoque d'emblée une fuite de gaz et très vite, on comprend que cette image résume assez bien l'artiste elle-même: avec son verbe hautement inflammable, l'autrice et interprète aime jouer avec le soufre. C'est inodore mais, vous, spectateurs, avez l'impression que ses vannes peuvent vous exploser à la figure à chaque instant. Oh, pas de dégâts matériels à craindre, rassurez-vous! Non, sa tuyauterie à elle, ce sont Mes planches de théâtre et les déflagrations qu'elle engendre risquent surtout de vous faire rire, vous faire mal ou vous guérir.

Proche du stand-up mais aussi du rap, *Pour un temps sois peu* manie la punchline comme un film de Kurosawa le katana. C'est incisif et absolument imparable pour décrire les détails cruels mais bien réels du parcours d'une femme trans. Mises en scène par Fanny Sintès, ses vannes sont autant d'entailles pour dire le parcours d'une transition comparable, globalement, au fait de marcher sur une mine, pour dire les maltraitances médicales et les humiliations quotidiennes, pour dire l'annulation de l'être (« C'est comme se mettre une bal]e dans la tête(...) Tu te stoppes net dans l'élan de la vie. T'étais peut-être en train de courir vers une fille, peut-être que t'allais faire un grand pas dans ta carrière mais t'iras pas plus loin, tu iras pas là où tu allais »), pour dire la chute spectaculaire de l'espérance de vie (« Si tu veux recalculer ton espérance de vie, tu fais comme pour les chiens, et tu divises pars ou 6. Y a urgence, tu te dépêches de vivre, même en désordre, même à l'envers »), pour dire toutes les « sœurs » qui tombent sous les coups de ces hommes qui attendent dehors avec des torches et des fourches.

Des injonctions toxiques

Avec un humour noir qui dégoupille des vérités cuisantes à la minute - genre Blanche Gardin meets Virginie Despentes -, Laurène Marx nous questionne sur le calvaire des femmes trans, mais aussi sur la dangerosité d'une société normative qui règne à coups d'injonctions toxiques. Trouver la bonne démarche, relâcher le poignet (mais pas trop, « sinon ça fait pédé »), rentrer le ventre, avancer les lèvres, creuser les joues, prendre un air triste, avoir l'air fière mais pas trop non plus (« tu es une femme après tout»), bref cocher toutes les cases et se rendre compte que, socialement, « faut être profondément stupide pour vouloir être une femme ». En parlant de son vécu, Laurène Marx questionne le patriarcat, les assignations, la féminité. En abordant la modification génitale, elle met aussi en lumière celles et ceux qui fuient la binarité.

Avec sa tchatche péremptoire, l'artiste a trouvé un ton unique, loin du dolorisme torturé habituellement associé à cette thématique. Cette langue trash, furieuse et hypnotique, Laurène Marx a mis près de vingt ans à la trouver. « J'ai arrêté l'école à 15 ans», nous confie la Française quand nous la rencontrons à une terrasse de café, à Schaerbeek. Depuis que j'ai 15 ans, je veux écrire. Très vite, le rap la fascine - « En trois minutes, tu dis plein de choses sur la société » - et le stand-up achève de la guider:« La punchline est d'une immense mauvaise foi mais part aussi d'une vérité. J'endors avec du léger et, d'un coup, je lance un truc de ouf et là, le public est piégé. » Quant au déclic de *Pour un temps sois peu,* c'est simple, explique Laurène Marx : « J'ai transitionné. Il y avait une urgence à raconter. La perte de privilège, plus d'accès à remploi, plus d'argent, pas de cellule familiale, les micro-agressions : le quotidien était très dur. Quand tu transitionnes, il y a une étrangeté chez toi qui émerge encore plus et qui met mal à l'aise les gens. Ça questionne ton rapport à la normalité, ça donne le vertige.. »

Plus de fluidité

Le succès est fulgurant. Alors que fa pièce arrive bientôt à sa centième représentation, Laurène Marx avoue recevoir beaucoup de messages positifs. « Je m'étais préparée à une adversité qui n'est jamais venue. Par contre, alors que j'ai eu le prix des Lycéens et que j'ai plein de jeunes fans, aucune école n'est encore venue me voir. Les profs refusent. Ils ne veulent pas avoir de problème, ils ne veulent pas qu'on dise qu'ils font de la propagande LGBT. Je suis triste que mon spectacle soit polarisant juste parce que je suis trans. C'est un spectacle sur la normativité, pas sur les trans. J'ai aussi tout un public de femmes cis qui se retrouvent dans la critique des injonctions à être la femme parfaite..»

Quand on lui fait part d'un sentiment de filiation avec Virginie Despentes, sa réponse fuse : « C'est la virilité. Elle et moi, on a une brutalité qu'on associe à fa masculinité, mais c'est ridicule. La brutalité, c'est une énergie, une force, ce n'est pas forcément négatif. Une écriture de femme, aujourd'hui, ça doit être policé, c'est là pour plaire, ne pas violenter. On me dit que mes posts Instagram sont violents, mais j'ai envie de répondre: "Vous savez ce que c'est la violence? Je la vis au quotidien. Peut-être que mon registre vous déplaît mais ce n'est pas de la violence. Etre trans, c'est être agressée, harcelée quotidiennement. Et encore, moi, avec mes tatouages et mes grosses bagues, personne ne me fait chier, mais celles qui sont en robe, c'est violent." >>

« Quand tu estrans, on attend que tu fasses tout pour changer de voix, avoir les codes de féminité, la douceur. Moi, à un moment, j'ai décidé que ma force, c'est ma brutalité et tant pis si on m'appellera plus souvent "Monsieur". Au moins, je vais laisser une trace. De toute façon, tu rêves toute ta vie die porter une robe, tu [e fais dix minutes et tu renonces aussitôt. La robe, c'est soit un signe de sexualisation, soit un signe de faiblesse et tu sais qu'on va finir par te l'arracher. » Aujourd'hui, Laurène Marx prêche pour la fluidité.« J'ai lu qu'un jeune sur trois se revendique queer. Eh bien, nous, on pave la voie de ça comme nos sœurs, avant, qui se faisaient mettre du sillicone industriel dans les caves..On pave la voie de quelque chose qui va devenir une nouvelle normalité. On ne sera pas tous trans, mais les gens seront un peu plus libres de faire ce qu'ils veulent. Et peut-être même que, petit à petit, on en parlera moins. »